

I

Premier automne

[...] Oui, elles sont à point les grappes du vieux chasselas suspendues au feuillage entremêlé de la tonnelle – les frelons le savent. Grosses guêpes dangereuses mais qui préviennent à coup sûr. Pas de trahison chez eux. Le frelon envoie toujours un préavis sonore.

Je ramasse au sol les grains qui se détachent tout seuls et, juché sur la deuxième marche de l'escabeau, une paire de ciseaux de cuisine au bout des doigts, je coupe le pampre du raisin qui déjà fermente.

Voici le grondement du bombardier qui approche.

Je descends aux abris. Calmement, la bombe d'insecticide bien ajustée en main. Le frelon, ivre de fructose, reçoit sur les yeux à facettes le jet de pyrèthre, *insecticide-choc-surpuissant-avec-action-foudroyante-formulation-suractivée*, c'est écrit sur le flacon. Mais le frelon ne sait pas lire et, loin de tomber raide sous l'éclair, la forteresse volante se sauve en une longue courbe qui monte dans le soleil d'automne et va se perdre au-delà du toit de la grange, du côté du levant.

Eh bien ! voilà un joli coup de stratégie : une fois réfugié dans la promiscuité du nid, l'insecte terminera sa vie mais

il en mourra d'autres, empoisonnés à leur tour au contact du nouveau pestiféré. Tuez-les tous.

Les grappes de chasselas emplissent mon écumoire jaune. Debout devant l'évier, entre le raisin et l'eau qui maintenant jaillit, j'introduis une paume ouverte qui dirige le flot sur la masse sucrée et les tiges entremêlées. Les molécules toxiques de pyrèthre, tueuses de frelon, s'échappent vers la fosse septique et la nappe phréatique.

Je ne suis pas préservé pour autant : l'eau du robinet regorge de fongicide et d'herbicide bien au-delà de la norme – c'est le syndicat des eaux qui nous l'explique sur la facture annuelle. On ne sait quelle norme, au reste, ni quel gnome gris logé dans un placard de Bruxelles l'a concoctée.

Dans le canton, quelques paires de sourcils se sont levées. Les autorités ont apposé un petit papier, sous la vitre du panneau accrochée au poteau d'EDF, tout en haut du chemin (une imposte qui remplace le garde-champêtre). Le message certifie que l'eau de la commune est parfaitement potable. Nonobstant les articles de la presse locale parus sur le sujet.

Alors, désorienté, soupçonneux, sur mon adduction d'eau j'ai fait poser des filtres. Le plombier Sotenville fournit des godets filtrants fabriqués en Italie, de surcroît transparents ; de sorte que l'on peut regarder jour après jour les filtres tressés de textile blanc devenir jaunâtres, puis franchement chocolat. N'est-ce pas la preuve qu'on nous ment et que l'eau des canalisations est aujourd'hui suspecte ?

Je lave mon grain de chasselas sous l'eau ainsi virginisée par les Italiens. Il faut bien mourir de quelque chose.

*

Descendant de mon escabeau, le panier de chasselas tenu à bout de bras, mon œil glisse sur la chaîne rouillée. La chaîne du chien, mort sous Mendès France. L'anneau de base est toujours fiché dans une cheville de bois, elle-même enfoncée au ras du sol, dans la pierre d'angle du mur, bloc de calcaire aux nuances coquille d'œuf piqueté d'un lichen verdâtre. La cheville de bois est là depuis un siècle et le temps l'a rétractée lentement, l'autorisant à jouer maintenant dans l'orifice comme on laisse un vieillard divaguer qui ne fera plus de mal à personne.

La chaîne elle-même s'en va vers les hauteurs, le long du mur blanc, et va se perdre dans le fouillis de la tonnelle car les maillons ont servi de tuteur à la jeune vigne, il y a des années de cela. Le pampre s'est émancipé mais la chaîne est demeurée en position verticale, l'hiver secouée par le vent du nord, l'été occupée par un tentacule égaré de capucine ou par un rejet de treille qui trouve le support à son goût. La vigne est comme l'abeille, qui prend son miel où elle le trouve.

Le chien au bout de la chaîne s'appelait Sica. Valentine affirme chaque année :

– Je vais déterrer son squelette.

Ce bâtard d'épagneul est inhumé au fond du jardin, au pied du pommier ancien.

Ce pommier-là a végété dans une haie, invisible, jetant discrètement une branche au ras du sol pour aller chercher la lumière. Et puis on a taillé la haie, charmillie, aulnes, ronces. Et cette adventice du pommier, brutalement éblouie de soleil, a levé la tête, s'est transformée en tronc, a fait des petits. De lourdes pommes, anciennes et goûteuses, rondes et rouges comme sur les planches illustrées des salles de classe, tombent sur l'herbe sèche et meurent à chaque repas sous le couteau de cuisine à manche noir.

Le chien, logé à peu près au même endroit, demeure fondu dans l'obscurité de l'humus. Les pommes choient sur sa sépulture. Le va-et-vient du camion blanc l'indiffère.

Dans ces lieux que je connais depuis toujours et qui me sont échus du fond des âges, je me suis installé pour de bon ; bernique fatiguée qui trouve son rocher et s'y empoisse.

Pourtant, je ne sais dire à quel moment le camion blanc a commencé sa ronde.

*

Peut-être les taupes pourraient-elles mettre au jour quelque bout d'os canin, pas plus gros qu'un dé à coudre, semblable aux reliques qu'on peut voir à Saint-Menou, près de Moulins, et qui guérissent de la bêtise.

Valentine est déçue. Elle se plaint :

– Dans les taupinières, je ne trouve pas d'os. Seulement des morceaux de poteries.

Les taupes ne plaignent pas leur peine. Mais pas un seul bout de fémur du saint Chien n'émerge à la lumière. En revanche, des vestiges de terre cuite et de céramique, on n'en cherche pas, on en trouve. Du grès de Saint-Amand, de la faïence de Lorraine. Le tout-venant du siècle de George Sand. Peut-être un camp gaulois est-il enfoui sous la terre argileuse, socle aujourd'hui défoncé, malmené, rompu par les tunnelières arrivées au printemps dernier. L'armée d'invasion a grossi qui bouscule ce carré d'herbe et de chiendent autrefois si paisible.

Horace a la solution :

– Le fusil. On prend le tabouret, on attend et on tire dès que la motte bouge. Il n'y a que ça.

Je débats *in petto* la question de savoir ce qui, au juste, dans cette hypothèse, occit la taupe : sont-ce les plombs qui transpercent le petit corps chaud ? Ou bien le choc de la détonation y suffit-il ? Mon opinion n'est pas encore arrêtée sur ce point et Horace, quant à lui, tourne sa casquette entre ses doigts et semble ne pas vouloir se prononcer. Quand on considère cependant cette vérité : qu'une taupe entend le gratouillis du ver de terre, perçoit les contorsions infimes des larves de noctuelles, de tipules, de hanneton à trente mètres de distance, on peut conclure, j'imagine, que la détonation de chassepot au-dessus de ses oreilles, simples trous dissimulés sous la fourrure, provoque le traumatisme fatal. Même s'il ne tue pas, ce déchirement du ciel assourdit la bête et la rend incapable de trouver sa nourriture.

On ébouillante les tégénaires, on assourdit les taupes. Quel programme.

*

Un programme que je ne suivrai pas. La dernière arme à feu de la maison a disparu depuis longtemps de sa cachette pour n'y plus revenir. Il reste encore, dissimulées dans les greniers, des armes blanches. L'inventaire en est modeste : deux coupe-coupe africains, une pointe de baïonnette modèle bataille d'Austerlitz. Je possédais aussi une canne-épée. Disparue. Peut-être a-t-elle repris du service en des mains criminelles.

On pourrait certes imaginer que je m'installasse, immobile, au-dessus de la taupinière en activité, posé sur mon petit tabouret pliant de pêcheur et, bras tendu au-dessus du monticule, que je tinsse la baïonnette, verticalement, la pointe tournée vers le sol. Sur le qui-vive (bien plutôt sur le

qui-meurt), prêt à enfoncer le métal jusqu'à la garde (une garde forgée, ouvragée, élégante), au moment où les larges pattes de la taupe pousseront à l'air libre une cargaison de terre remuée. La lame de la baïonnette est assez longue et fine pour atteindre l'animal, nonobstant ma maladresse. Quel carnage, alors.

Foin de ces rêves sanglants. Le réel est plus prosaïque : chaque jour, lorsque le soleil a séché la rosée, je saisis un râteau ou une pelle. J'aplanis la motte des taupinières, je remplis de cette terre grumeleuse les cuvettes de terrain creusées par le sabot du veau fugitif, errant nocturne. Ou je comble les vestiges d'ornière laissées autrefois par la guimbarde embourbée du grand frère de Valentine : c'était du temps que la terre était détrempée par des pluies d'hiver, d'authentiques pluies spongieuses qui mollissaient le sol et collaient la glaise aux bottes. On a perdu le souvenir de cette époque mais pour qui sait regarder, les traces de roues sont toujours là, à côté de la tombe invisible du chien, sous le vieux pommier.

Non, je n'irai pas assourdir les taupes d'un coup de carabine. La dernière fois que j'ai appuyé sur la détente, c'était pour le chat malade, qui se traînait, aveugle. J'étais bien jeune, alors, et présomptueux. L'aïeule m'avait persuadé que ce serait une pieuse action de mettre fin au calvaire de ce chat perclus. Le ciel me le revaudrait. Ce disant, elle flattait chez moi ce vieux fond de violence qui vient du néolithique et qui n'a besoin que d'une autorisation pour faire exploser les digues. Le chat remuait encore après le premier coup de feu et il fallut une seconde détonation pour achever la besogne.

Ce fut mon premier chat, car il y en eut un second, dans des circonstances bien différentes. Cette fois-là, les responsabilités furent partagées, j'ose le prétendre. Que penser d'un

animal qui se sauve au bruit de votre automobile, escalade un talus pour se mettre à couvert, puis fait demi-tour et vient se jeter sous vos roues ? C'était un beau chat blanc et gris, un mâle, un Don Juan au poil lustré, qui après le choc continuait de dévaler la pente en se déhanchant étrangement, puis s'écroulait immobile sur la chaussée en contrebas de la route en lacets.

Je m'attendais à des larmes de la part de la paysanne quand je frappai à l'huis, mais il n'y avait dans la pièce sombre que son homme, cordial, pas même fataliste et qui prononça, pour toute épitaphe :

– Il n'avait qu'à pas se trouver là.

Depuis ce jour, je ne participe plus aux curées. Je regarde placidement le chien du voisin courser furieusement le haret noir et blanc qui fréquente les recoins du hameau. Dans son incompetence, le clabaud jamais ne rattrape ce félin ensauvagé qui sourit comme le chat du Cheshire sur sa branche.

*

Le chien du voisin s'enfoncé derechef dans le ridicule. Il tente de mordre la chair du renardeau égaré cherchant son chemin vers le vieux pommier.

Le narquois fuit mollement, pour disparaître enfin par-dessus le mur de clôture quand il en a assez de ces amusettes. C'est un jeune goupil aux dents pointues, enragé peut-être, à la fourrure dans l'entre-deux, entre le jeune et l'adulte, entre le gris et le roux, mais à la queue déjà digne de son rang de renard libre dans le poulailler libre.

Eh oui ! dans le hameau prospèrent deux poulaillers. Mais on les planque. Depuis la Grande Peur de la grippe aviaire, il est

obligatoire de couvrir l'enclos où la poulaille racle le sol, afin d'éviter que les canards chinois contaminés ne s'y abattent. C'est bien trop d'*arcandage* pour mes voisines. Alors, autour des grillages on laisse pousser les haies vives. Pas vu, pas pris. Célimène ajoute :

– Et j'ai tué le coq. De toute façon il se faisait vieux.

Le chant du mâle dominant ne signalera plus aux inspecteurs la présence d'un foyer potentiel de contamination. Chanteclair a fini tel un chapon gras, au fond de la casserole, imbibé d'un Gamay de Sancerre.

*

[...] Il y a deux mondes dans le hameau. Celui du haut, là où passe la route départementale, et le monde du bas, le cœur du lieu-dit, dont les maisons groupées juste au-dessus de la rivière paresseuse étaient déjà bâties, pour la plupart, à l'époque des victoires de Napoléon en Prusse orientale.

Nous autres, du bas hameau, on ne nous voit pas. Pour nous découvrir, il faut nous chercher, ralentir au bon endroit, prendre la pente sur le chemin aujourd'hui goudronné qui mène à nos masures et s'interrompt ensuite sur la rive de la Noue. Le bas hameau est un cul-de-sac. Tout droit, on ne passe plus, à l'exception des roues hautes du Massey Ferguson qui profitent ici du gué de la rivière. Les charolaises, de l'eau jusqu'au jarret, traversent là en s'arrêtant pour boire. Si l'on ne veut pas rebrousser chemin, on peut alors filer à droite sur un chemin pierreux qui longe les méandres de l'eau, une piste d'argile caillouteuse, cahoteuse et qui poudroie sous le soleil des étés secs tel le nuage de sœur Anne : le chemin blanc.

Nous autres, du bas-hameau, sommes donc protégés des curiosités malsaines, je veux le croire. Ce n'est pas le sort de ceux du haut-hameau, dont les maisons sont aisément repérables par tous les écumeurs de villages qui empruntent les routes départementales.

Sur ces routes-là, on se sauve facilement, une fois le forfait accompli. Chaussées propices aux cambriolages de jour, quand les maisons sont vides. Par précaution, le cambrioleur vérifie, d'un coup de téléphone, que personne ne répond, que la voie est libre. Et servez-vous. Pies voleuses.

Les gendarmes confient :

– On soupçonne des bandes de Roumains. Mais ils se regroupent à Paris, et ensuite, là-haut, allez retrouver quelque chose.

Chacun sait que les gendarmes, une fois de plus, feront chou-blanc.

Un sous-officier et un homme du rang sont tout de même passés de porte en porte dans le hameau, demandant si l'on avait remarqué quelque mouvement suspect. Je n'étais pas au logis. La porte de ma maison était grande ouverte et les croisées de même. Tout est offert, chez moi. J'habite au bout du bout du bas-hameau, juste au-dessus de l'eau et du petit pont étroit. Et je vous le demande : quand tout est ouvert, les voleurs s'y risquent-ils ? C'est ma méthode.

Les gendarmes en étaient fort escandalisés. Ils s'en sont plaints à la voisine au poulailler. On me conseille de changer d'attitude vis-à-vis des menaces ambiantes.

Peut-être ont-ils raison.

Le va-et-vient du camion blanc m'inquiète.

*

Valentine veut devenir médecin légiste, ou commissaire de police. Elle me tend une carte postale qui au recto représente le clocher carré du chef-lieu de canton. Au verso de la carte postale, elle a écrit, au feutre noir, le numéro minéralogique du fourgon blanc.

Il y a toujours des cartes postales anciennes qui traînent dans la maison. Achetées il y a deux ou trois générations, en prévision du mot à écrire, du remerciement à poster. C'était l'époque où, pour faire des économies, on acquérait le lot de trois paires de chaussettes de laine quand le marchand ambulancier accordait une remise. L'aïeule disait alors :

– On ne va tout de même pas manquer une si bonne affaire.

Des chaussettes rêches et lourdes que j'ai retrouvées, vingt ans après, intactes, inutilisées, vieux oripeaux neufs, dans les armoires de merisier. Elles ont pour cousines les pierres à aiguiser les faux, une trentaine, qui dorment aujourd'hui d'un sommeil éternel, vierges comme au premier jour, dans une caisse de bois d'avant-guerre décorée des cursives rouges de la chicorée Leroux. Le paysan et sa *fumelle* ne sont pas toujours bons gestionnaires. Ils s'y entendent en immobilisation de capital improductif.

Je regarde, avec un air affecté de satisfaction, les chiffres et les lettres tracés en gros caractères de la main de Valentine et je dis :

– On va garder le numéro. Tu as bien fait.

Je me retourne et ostensiblement glisse la carte dans le tiroir du buffet de la cuisine. Valentine m'observe. Elle hoche deux fois la tête, comme pour dire : je sais où retrouver l'information si les gens du camion te tuent et que les gendarmes m'interrogent.

Je ne commente pas plus avant. Valentine s'imaginerait aisément que je vais déclencher, de concert avec les gendarmes, une opération chasse-à-l'homme.

Je ne dis rien non plus de ma prochaine excursion à Nevers. J'ai l'intention de passer chez l'armurier. Ce n'est pas un endroit de promenade pour une jeune fille de seize ans et je tiens à celer, à Valentine au premier chef, mais aussi à tous les habitants du hameau, de la commune, du canton et de l'arrondissement, je tiens à cacher cette petite révolution : le retour imminent de l'arme à feu dans ces murs, chez moi, sous le toit de l'aïeule, après tant d'années.

Imaginez que le secret s'évante. Imaginez Valentine se saisissant de la carabine, les yeux emplis de l'émerveillement des noëls anciens. Elle démonte l'arme, la remonte, l'essaie et m'abat de deux coups, pour venger le vieux chat paralytique. Non, je plaisante.

La nécessité d'inventer une cachette, c'est bien cela qui a retardé ma décision. Comment faire pour garder l'arme à portée de main sans que le hasard fureteur ne provoque l'accident, le drame ? Une petite voix me glisse :

– Tu n'as pas besoin d'arme : achète donc un chien. Tu as déjà la chaîne. Adopte un chien de garde qui prévient et met en fuite. Et puis, ça te fera de la compagnie.

Eh bien, non ! Le chien inutile, au bout de la vieille chaîne, je l'ai trop souvent vu, du temps de l'aïeule, quitter son poste après s'être fait ouvrir le mousqueton, se mettre à table avec les humains et laper dans la soupière. Ou bien lécher la sauce dans nos assiettes de faïence décorée de fleurs bleues. Il était sale, couvert de puces qui me mordaient ensuite – du moins l'en accusai-je alors, sans savoir que le nid se trouvait sous les jupes de l'aïeule.

Ce chien devenait roi et nous étions les chiens. Cette inversion du monde m'a laissé un sentiment diffus d'aversion pour tout clabaud qui ne serait ni de troupeau ni de chasse.

Je préfère le fusil.

*

La factrice ce matin m'a pris au saut de la douche. Elle cognait au carreau. Je suis descendu le corps en désordre, torse nu et pantalon mal ficelé. Sans arme. Debout devant la porte, elle détourne les yeux en me faisant signer. Je vous demande pardon, ai-je dit en saisissant le stylo qu'elle me tendait. Elle est jeune, brune, bouclée, fuyante et même pudique tant elle craint qu'on ne l'entreprenne ou, bien plutôt, affolée sous la pression d'un *hiérarchique* invisible lui intimant à chaque seconde d'accélérer la tournée pour mieux atteindre les objectifs assignés.

Aucune ébauche de conversation n'est possible.

Je signalais et, en même temps, à ma narine parvenait une senteur de violette. Les facteurs ne sont plus ce qu'ils étaient. Peut-être son genou gauche la fait-elle souffrir, la belle enfant, avec ces arrêts et démarrages incessants, ce *stop and go* l'obligeant à pomper sans faiblir sur la pédale d'embrayage d'un fourgon rustique et jaune.

J'apprendrai plus tard qu'elle a toujours sur elle un paquet de gâteaux, pour donner aux chiens qui mordent.

Sa collègue du bureau de poste, au chef-lieu de canton, est moins farouche. C'est une épouse d'agriculteur, aimable, aux chairs généreuses. Pour le regard non averti, voilà une citoyenne qui demeure solide et d'aplomb en ces temps troublés. Mais je sais faire parler les cœurs et lui ai fait avouer, au

guichet, qu'elle prenait chaque soir des *pilules pour dormir*, tant les hiérarques de la Poste, là-haut, à la sous-préfecture, mettent de pression.

Elle est seule, derrière l'imposte, pour un travail qui autrefois en occupait trois. Je puis vous assurer que la file d'attente se meuble et, quand l'informatique est dans son mauvais jour, se tasse, se compacte — relents de sueur dans cette pièce unique.

Elle me dit :

– Je continue d'aider les mamies à remplir leurs papiers, mais je ne devrais pas, on me l'interdit.

Quelquefois, si j'avais un fusil, j'irais bien tirer quelques rafales dans ces bureaux où se chauffent des ingénieurs-systèmes qui jamais n'ont tamponné une enveloppe.

J'ai pensé *rafale* et, un instant, je regrette d'avoir renoncé.

Oui, j'ai changé d'avis. J'ai pris la décision de rester sans arme. Sans munition contre la perversité du monde.

Je me suis déplacé jusqu'à Nevers, ai fait halte devant la vitrine de l'armurier avec la ferme intention de pousser la porte. À cet instant, contemplant tous ces canons polis, ces belles mécaniques mises en scène au milieu des bécasses et faisant empaillés, m'est venue à l'esprit l'image de la 22 long rifle. Une carabine qu'avait exhibée un jeune technicien de la Ligue pour la protection des oiseaux, dans sa maison du Tarn. Écolo sans doute, mais fier de me présenter l'arme de son père, conservée religieusement au fond d'une armoire, avec l'idée de pouvoir défendre sa femme, me disait-il en toute candeur.

Ce n'est au reste pas tant l'image du canon de la 22 qui m'est venue devant la vitrine de l'armurier que la sensation du poids de cette arme dans ma paume et surtout le souvenir du bruit, ce double claquement caractéristique du chargeur, je tire,

je pousse, qui est la signature sonore des scènes de western peuplant notre mémoire.

Cet ami des vautours fauves m'avait aussi montré les balles, petites choses de laiton terminées par le morceau de plomb gris, effilé, pas plus gros qu'un gravillon de mon allée, la crotte de rien du tout qui ôte la vie de n'importe qui.

Alors, tel un anarchiste proclamant *ni Dieu ni maître*, je me suis offert la devise : ni chien ni fusil.

Cette décision me rend vulnérable, je le sais.

Ce matin, le camion blanc est encore passé sur le chemin. Je suis arrivé trop tard à la fenêtre pour distinguer la silhouette assise au volant.

Valentine est repartie depuis quelques jours pour ses écoles et je suis seul. La saison des jours blafards est arrivée. La grêle tombe par secousse, cogne sur les tuiles. L'air se voile de longues traînées de pluie et le jour s'assombrit, encore plus tôt qu'il est dit sur l'éphéméride accrochée au-dessus du vieux placard.